

Grace NEVILLE
University College Cork / National University of Ireland

AMOPA Paris Ouest, Lycée Carnot, 12 décembre 2018

France-Irlande: Histoire d'une amitié séculaire et toujours actuelle

Vue dans la longue durée, l'histoire de l'Irlande est plutôt l'histoire d'un petit pays ouvert sur le monde. Après tout, ce sont les moines d'Irlande (pays appelé alors 'land of saints and scholars') qui, au Moyen Age, après la chute de l'Empire romain, ont réexporté le christianisme et le goût du savoir vers une Europe dévastée par des invasions successives. Plus précisément, ces moines ont sillonné l'Europe continentale, fondant partout sur leur chemin monastères et même villes auxquelles ils ont donné leur nom (tel St Gallen en Suisse). A ce propos -et pour la petite histoire- pour avoir sous les yeux le plus ancien vestige écrit de la langue gaélique (langue celte, bien sûr), il faudrait se rendre non pas dans une quelconque bibliothèque grandiose, mais à la petite bibliothèque municipale de la ville de Cambrai (33000 âmes) perdue dans les brumes du plat pays du Nord de la France. Là, une bible, peut-être oubliée par un moine irlandais dans son périple vers le centre et le sud de l'Europe, contient un passage que les linguistes saluent comme étant la plus ancienne trace qui existe au monde d'un texte écrit en langue gaélique.

Le douzième siècle en Irlande voit l'arrivée des Normands (qui avaient gagné l'Angleterre un siècle avant, bien sûr). En Irlande -chose significative - on hésite entre les termes 'arrivée' et 'envahissement' pour décrire cet événement□: c'est que, en l'espace de seulement trois générations, les Normands, éternels caméléons, sont devenus (pour reprendre la phrase latine de l'époque) 'plus irlandais que les Irlandais'. Ils ont conquis la plus grande partie du pays grâce au 'soft power': des alliances, des mariages de convenance et autres contrats plutôt que par des forces de frappe plus conventionnelles. Eux qui, d'abord, parlaient et écrivaient en français en Irlande, se sont convertis en l'espace de trois générations non pas à l'anglais mais au gaélique. Le Lord Chancellor Gearoid McGearailt ou, pour employer son nom français, Gérard Fitz Gérald reste un des poètes majeurs du Moyen Age en Irlande□; toute son œuvre est rédigée en gaélique. Chose surprenante peut-être, la langue gaélique elle-même, langue celte et donc radicalement différente des langues romanes que sont le français et le normand, reste jusqu'à aujourd'hui marquée par le vocabulaire français de ces mêmes Normands□: par exemple, le vocabulaire gaélique sur le droit et sur la religion reste fortement imprégné de termes normands. Chose peut-être plus intéressante□encore: dans le vocabulaire gaélique de tous les jours les Normands ont également laissé leur trace. Un exemple parmi tant d'autres□: en gaélique, il existe trois termes pour désigner un garçon□: 'buachall', 'gasur' et 'garsun', ces deux derniers clairement hérités du normand. Ces termes normands ont eu un tel succès qu'ils se sont même enracinés dans la langue anglaise telle qu'elle est encore parlée en Irlande. Ainsi, de nos jours, dans le langage familier, surtout à la campagne, pour désigner un petit garçon mignon, on dirait facilement□: 'what a lovely little gasoor / garsoon'. Au-delà de toutes ces considérations linguistiques, pourtant, il y a aussi le fait que dans nos gènes, dans notre

ADN, nous sommes encore très nombreux en Irlande à garder fièrement la trace de nos ancêtres normands dans nos noms de famille : voyez tous ces innombrables Roche, Barry, Campion, Devereaux, Neville, sans parler des Fitz (fils de) : FitzGerald, FitzGibbon, FitzHarris, FitzHenry, FitzHugh, FitzMaurice, FitzMorris, FitzPatrick, FitzStephens, FitzSimmons, FitzSimons, FitzThomas.¹

Si les Normands sont vite devenus plus irlandais que les Irlandais, on ne pourrait pas en dire autant des Anglais qui ont transformé l'Irlande en colonie à partir surtout du seizième siècle. Comme dans toute colonie, la culture des indigènes est vite attaquée : la langue gaélique, prisée des Normands et des Irlandais, se trouve petit à petit littéralement marginalisée (poussée vers la côte Atlantique) par l'anglais, langue du pouvoir, de l'administration et du commerce ; la survie économique des indigènes est menacée : voir comme exemple parmi tant d'autres l'étouffement du florissant commerce irlandais de la laine au dix-septième siècle, détruit par des tarifs imposés par les Anglais pour empêcher toute concurrence avec le commerce anglais équivalent, tarifs qui ont déclenché la fureur du grand écrivain, Jonathan Swift, alors Doyen de la Cathédrale Saint Patrick de Dublin. La religion de la plupart des Irlandais, le catholicisme, s'est également vu attaquée par les lois pénales ('penal laws') qui ont interdit -avec plus ou moins de succès- la pratique de la religion catholique.

Dans ce contexte, les catholiques d'Irlande se sont accrochés à leur religion comme à une bouée de sauvetage, une réalité qui les différenciait des Anglais ; et les prêtres catholiques, présents partout, dans toute paroisse, à tout coin de rue, se sont présentés comme les défenseurs du peuple, surtout du petit peuple qui vivait sur des terres appartenant à de grands propriétaires, ces 'absentee landlords' qui habitaient Londres où ils menaient (littéralement) la vie de château grâce aux loyers payés par leurs miséreux tenanciers en Irlande.

La Grande Famine de 1845-49 reste une catastrophe tellement marquante qu'elle a scindé l'histoire de l'Irlande en deux : il y a la période d'avant la Famine et la période post-Famine. Ce désastre a provoqué la perte de près de la moitié de la population du pays : les victimes sont soit mortes de faim en Irlande, soit elles ont fui, surtout vers l'Amérique du Nord dans des bateaux appelés 'coffin ships' (bateaux-cercueils) où, malades et affamées, elles ont souvent trouvé la mort avant même d'arriver sur la côte américaine. Pendant toute cette période, le clergé catholique a encore joué un rôle central, cette fois-ci pour aider la population menacée de famine. Dans ce contexte, j'aimerais saluer le rôle (trop peu connu) joué par la France et tout particulièrement par l'Eglise catholique en France, qui tout au long du 19e siècle, a mené une campagne assidue pour récolter de l'argent et l'envoyer souvent par l'intermédiaire de la Société Saint Vincent de Paul, aux coins les plus reculés de l'Irlande, avec le relais du clergé local.¹

Comme les lois pénales interdisaient aux Irlandais de faire des études afin de devenir prêtres, c'est en Europe continentale que ces futurs prêtres se sont rendus à partir de la fin du 16e siècle afin d'étudier dans des séminaires appelés 'Irish colleges'. Tout un réseau d'Irish colleges s'est ainsi mis en place, à Prague, Louvain, Tournai, Anvers, Salamanque, Saint Jacques de Compostelle, Madrid, Séville et Alcalá. En France, de tels collèges sont apparus à Lille, Douai, Nantes, Poitiers, Bordeaux, Toulouse et, surtout, à Paris (dans l'actuelle rue des Irlandais, près du Panthéon). Il est d'ailleurs intéressant de

¹ Voir Grace Neville, 'Il y a des larmes dans leurs chiffres: French Famine Relief for Ireland, 1847-84', *Revue Française de Civilisation Britannique / French Journal of British Studies*, xix-2, 2014, pp. 67-89.

voir la transformation opérée sur ces jeunes Irlandais, futurs prêtres, par leur éducation continentale. De retour en Irlande où ils exerçaient leur profession de prêtre avec plus ou moins de difficulté, les autorités anglaises les trouvaient trop révolutionnaires, trop près du peuple. Ce fut le cas surtout des jeunes Irlandais qui avaient fait leurs études en France – ils sont rentrés en Irlande avec des concepts de liberté, égalité, fraternité qu'ils avaient appris en France et qu'ils voulaient maintenant mettre en œuvre en Irlande, au grand dam des autorités anglaises. Ainsi, de retour chez eux, certains ont même fondé des écoles qui fleurissent encore de nos jours : ce fut le cas par exemple de Nano Nagle (1718-1784), jeune femme issue d'une riche famille catholique du comté de Cork. Envoyée par sa famille à Paris vers l'âge de 18 ans au milieu du 18^e siècle pour en faire une 'lady', elle fut frappée d'y voir des écoles établies pour les enfants des pauvres. De retour à Cork, cette femme de tête et de cœur a fondé une école pour les pauvres de Cork, école qui est maintenant devenu un florissant réseau mondial. De même, le plus grand Irlandais à mon sens, le 'Libérateur' Daniel O'Connell (1775-1847), a pu faire ses études en France, à Douai et à Saint-Omer, grâce à la fortune accumulée par son oncle dans la contrebande (cognac, vin, dentelles ...) entre le Kerry et la France. C'est à ses études en France que l'on attribue sa philosophie politique de défenseur des droits des femmes, des Juifs et des noirs, d'anti-esclavagiste et de pacifiste dégoûté de toute violence politique, dit-on, par les expériences qu'il avait vécues en France au moment de la Terreur. Pour stopper ce mouvement déstabilisateur, les autorités anglaises ont fini par établir un séminaire à Maynooth, près de Dublin, sur lequel elles pouvaient exercer un contrôle absolu. Maynooth est donc devenu symbole de conservatisme et de contrôle absolu, non pas sur le fond mais sur la forme extérieure de la religion (églises à bâtir, apparences à sauvegarder, costumes à revêtir, lois et ordonnances à obéir, l'importance d'être vu à la messe du dimanche ...). C'est plutôt vers Maynooth que vers Paris que les futurs prêtres irlandais ont commencé à se diriger, surtout à partir du début 19^e siècle. Cette mainmise de Maynooth sur le catholicisme en Irlande se fait encore sentir de nos jours.

J'ai évoqué la lente colonisation de l'Irlande à partir du 16^e siècle. Comment vivre / survivre dans une colonie ? En Irlande, la réponse est facile : si on a le choix, on quitte le bateau, on s'en va. L'émigration, donc, comme réalité et réponse ancestrale en Irlande. Au 18^e siècle déjà, par exemple, certains Catholiques irlandais – des gens assez fortunés mais que les lois pénales empêchaient de s'enrichir encore plus – sont partis faire fortune en France comme négociants en vin à Bordeaux. Leurs noms y résonnent encore : Barton, Lynch, Dillon, McCarthy, sans parler de la famille corkonienne Hennessy dont le nom est depuis longtemps devenu synonyme de cognac. En bas de l'échelle, surtout à partir du milieu du 19^e siècle, les grands propriétaires ont saisi l'occasion pour 'déblayer' ou vider leurs terres des petits paysans qui avaient survécu à la Grande Famine ; ils les ont carrément expulsés, jetés sur le chemin, ou bien ils leur ont payé le voyage surtout vers l'Amérique du Nord. Ce qui fait justement que certaines villes en Amérique du Nord, Boston surtout, sont restées très irlandaises jusqu'à nos jours. Là, la haine ancestrale des Anglais a rempli les coffres de l'IRA jusqu'à la signature des Accords de Paix de Belfast en 1998.

Le soulèvement nationaliste de 1916 a conduit –enfin– à l'indépendance en 1922 d'une partie de l'Irlande : 26 comtés à majorité nationaliste et catholique, contre 6 comtés, autour de Belfast, à majorité protestante et unioniste qui sont restés avec Londres. On aurait pu penser que, après tous ces siècles de colonisation et de lutte plus ou moins ouverte contre l'Angleterre, l'avenir du pays à partir de ce moment-là aurait été glorieux.

Or, ce fut tout le contraire. Là aussi, comme dans trop de colonies fraîchement libérées, l'indépendance a été suivie d'une guerre civile (entre partisans et opposants de l'accord d'indépendance conclu avec Londres). Une fois la guerre civile terminée, le pays est entré dans une longue, très longue, période de déclin économique et culturel. Le Premier Ministre et plus tard Président, Eamon de Valera, né à New York de mère irlandaise et de père espagnol, avait une 'certaine idée' de l'Irlande : idée idéaliste, romantique et même utopiste. Il rêvait d'une Irlande qui serait catholique, gaélophone, auto-suffisante sur le plan économique et résolument tournée contre l'ennemi ancestral, les Anglais. Cependant, la réalité a refusé de suivre l'idéal préconisé par de Valera : le déclin de l'économie a déclenché un taux d'émigration qui est devenu une véritable hémorragie. En même temps, tel était encore le prestige de l'église catholique que l'Etat lui a sous-traité la gestion de l'éducation et de la santé en Irlande, d'où l'influence de l'Eglise catholique sur les écoles, les hôpitaux et même sur la législation. On pourrait aller jusqu'à dire que l'Eglise catholique est ainsi devenue plus puissante que le gouvernement lui-même. John A. Costello, Premier Ministre de 1948 à 1951, ne faisait que refléter les sentiments d'une bonne partie de ses concitoyens dans sa célèbre déclaration: 'I am an Irishman second, I am a Catholic first'.

Le poids de l'église s'est même fait sentir sur le plan de la littérature. En fait, l'histoire de la littérature moderne en Irlande est, jusque dans les années 60, une histoire de censure, censure réalisée par l'Etat mais inspirée par l'Eglise. Pas pour chasser un quelconque contenu idéologique mais plutôt sous l'influence d'un puritanisme extrême qui était à l'affût de la moindre allusion sexuelle. Ce qui a fait que tous les grands écrivains ont été censurés et sont donc devenus inaccessibles au grand public. Ici comme ailleurs, l'émigration est devenue une sortie de secours pour tant de grands écrivains irlandais : Joyce, Beckett et bien d'autres se sont installés à Paris, où ils ont pu enfin publier leurs œuvres et rencontrer un public qui les appréciait.

Le pouvoir de l'église catholique a conduit à des scènes qui, de nos jours, friserait l'absurdité : 1949 voit la disparition du premier Président de l'Irlande, Douglas Hyde, grand spécialiste de la langue et de la littérature gaélique ... et de religion protestante. Ses obsèques ont été célébrées à la Cathédrale protestante de Dublin, St Patrick's. Comme les membres du gouvernement irlandais étaient tous catholiques et comme on leur avait appris que mettre le pied sur le sol protestant est un péché – voire un péché mortel – ils sont tous restés dehors sur le trottoir devant la grille de la Cathédrale lors de la cérémonie des obsèques de leur ancien Président. Seuls deux Catholiques ont osé ce jour-là mettre leur âme en péril en se hasardant jusqu'à l'intérieur de la Cathédrale protestante pour assister à cet important événement: le poète irlandais, Austin Clarke, et le représentant de la France en Irlande, Ministre plénipotentiaire et plus tard Ambassadeur de France à Dublin, Son Excellence le Comte Stanislas Ostrorog.

Comme l'entrée aux Etats-Unis était devenue difficile après le crash bancaire des années 30, c'est vers l'ancien pays colonisateur, l'Angleterre, que les jeunes en quête de travail ont commencé désormais à se diriger. Il s'agissait surtout de jeunes qui avaient quitté l'école très tôt, souvent après l'école primaire. On avait besoin de leur main d'œuvre, de leur force physique, comme travailleurs de chantiers ou d'usines, pendant la guerre et dans la reconstruction après-guerre des grandes villes d'Angleterre. Certains ont très bien fait leur chemin en Angleterre, mais le moins qu'on puisse dire, c'est que ce fut loin, très loin, d'être le cas de tous. En fait, sur 5 personnes nées en Irlande dans les années 50, 3 ont émigré, parfois pour toujours. Ils ont donc alimenté le flot des 10 millions d'Irlandais qui ont

quitté le pays depuis 1800, soit plus de deux fois la population actuelle. Lors de sa visite en Irlande en juin 1963, quelques mois avant son assassinat, le Président des Etats-Unis, John FitzGerald Kennedy (normand par son héritage maternel), s'est exprimé ainsi : 'Most countries send out oil or iron, steel or gold, or some other crop, but Ireland has had only one export and that is its people'. On imagine donc l'Irlande de l'époque, pays exsangue qui perdait l'équivalent de la population d'une petite ville chaque semaine, les lumières s'éteignant l'une après l'autre dans les foyers et dans les cœurs.

Le vent a enfin commencé à changer à la fin des années 50 grâce surtout à un ancien révolutionnaire devenu homme de paix, Sean Lemass. Descendant d'un des cinq mille Huguenots français expulsés de France et arrivés en Irlande au 17^e siècle, Lemass fut d'abord nommé Ministre de l'Economie et de l'Industrie et, en 1959, Premier Ministre. Déterminé coûte que coûte à arrêter la désertification de son pays, il fit appel à un haut fonctionnaire, Kenneth Whitaker (le premier Irlandais à devenir Commandeur de la Légion d'honneur), pour mettre en place un programme fort pragmatique pour enfin faire démarrer l'économie. Ce programme proposait entre autre des avantages fiscaux à des entreprises étrangères qui viendraient s'installer en Irlande (on voit que rien ne change!). Il a vite commencé à porter ses fruits, par exemple avec une réduction dans le flot de l'émigration. Cette initiative a été vite suivie dans les années 60 par le début de la massification de l'éducation à tous les niveaux. Pour être précis, le Ministre de l'Education, Donagh O'Malley (notre Jules Ferry à nous), a tout d'abord annoncé que l'enseignement secondaire serait gratuit et ouvert à tous, et en 1968, année révolutionnaire, il a déclaré que les universités, de même, seraient désormais gratuites et ouvertes à tous. L'éminence grise (si j'ose employer l'expression) qui a aidé O'Malley dans l'élaboration de ce programme s'appelait Bill Hyland, jeune intellectuel corkonien qui avait d'abord fait ses études à Maynooth avant de partir travailler comme statisticien à l'Organisation Internationale du Travail (ILO) à Genève. De son expérience suisse, il est rentré en Irlande persuadé que l'éducation devrait et pourrait être rendue accessible à tous. En fait, le Ministre a annoncé cette nouvelle tout d'abord au grand public sans prévenir ses collègues du gouvernement, y compris le Premier Ministre, car il savait trop bien que eux seraient contre (car cela coûterait trop cher). Mais une fois l'annonce faite, le gouvernement n'a pas pu faire marche arrière. Et de nos jours, un demi-siècle plus tard, 90% des Irlandais passent le bac et 70% ont fait des études supérieures. Voilà l'héritage de Lemass, de Whitaker, de O'Malley et de Hyland.

Pour moi, le véritable jour qui marque l'indépendance de l'Irlande n'est pas 1921 mais le 1^{er} janvier 1973, jour de notre adhésion au Marché Commun (devenue par la suite Union Européenne). C'est ce jour qui marque la fin de notre identité d'ancienne colonie et qui nous a permis de renouer nos relations avec la grande famille européenne, sans que nous soyons toujours définis par rapport à la Grande Bretagne. Dès le premier jour, nos amis et cousins européens nous ont accueillis, à égalité avec tous les autres, pays pauvre, certes, sur le plan de l'économie, mais pays riche en histoire, en musique, en lettres, en poésie, en imagination et en créativité. Ils nous ont permis, enfin, de jouer dans la cour des grands! Je dirais que le soutien infaillible offert à l'Irlande –jadis par Jacques Delors et, de nos jours, par Michel Barnier et Emmanuel Macron– se situe pleinement dans cette lignée.

Pour terminer, je vais invoquer le Général de Gaulle et sa visite-surprise de six semaines en Irlande en mai-juin 1969, au lendemain de sa démission comme Président de la République française. Quel lien, diriez-vous, entre le Général et ce que je viens d'évoquer? J'en vois trois : de Gaulle est issu d'une famille aisée du nord de l'Irlande, les MacCartan,

partie en France au 17^e / 18^e siècle faire fortune. Ensuite il y a le fait que de Gaulle était à la fois catholique et libre penseur. A cela on peut ajouter de Gaulle raconteur, homme de lettres. Dans l'unique discours qu'il ait prononcé lors de son séjour en Irlande en 1969, le vieil homme a dit ceci : 'There are important highlights in one's life and I feel – perhaps because of the Irish blood running in my veins – that it was instinct that attracted me to Ireland at this time. One returns to the place of one's origins, I am told'. L'éternel retour, donc, réel ou rêvé, de l'émigré irlandais. Sur le monument érigé en son honneur au cœur du petit village pittoresque de Sneem, au fin fond du comté de Kerry, là où de Gaulle et son épouse ont passé la plus grande partie de leur long séjour irlandais, monument sculpté par un artiste gallois du coin, Alan Ryan, on peut lire cette citation de de Gaulle : 'At this grave moment of my long life, I found here what I sought : to be face to face with myself. Ireland gave me that, in the most delicate, the most friendly way'. J'espère que, vous aussi, vous trouverez satisfaction au sein de notre nouvelle amitié franco-irlandaise au parfum amopalien, et que cette amitié ne cessera de croître.